

1. Pateikiame po 6 kiekvienos kalbos (anglų k., rusų k., vokiečių k. ir prancūzų k.) trumpuosius tekstus ir po 1 ilgąjį kiekvienos kalbos tekstą. Iš viso 28 tekstai.
2. **Išversti trumpuosius tekstus siūlome iki 2022 m. kovo 15 d.**
Registracija vyks iki 2022 m. sausio 30 d.
3. Moksleivis tekstą gali rinktis su mokytojo (darbo vadovo) pagalba, bet verčia jį **savarankiškai**.
4. Versdami tekstus moksleiviai gali naudotis žodymais. Darbas atliekamas rašant ranka arba kompiuteriu. Rašančių ranka prašytume tai daryti įskaitomai. Primename, jog tekste esantys eilėraščiai taip pat turi būti išversti (pažodinis arba poetinis vertimai).
5. Verčiant pasirinktą tekstą laikas nėra ribojamas.
6. Išverstus tekstus maloniai prašome išsiųsti vienu iš būdų:
 - a) elektroniniu vertimo lapu, kurio adresas yra <https://www.vkif.lt/darbu-siuntimas> (atsivertę šį puslapį, rasite vertimo vietą ir anketą, kurią reikia užpildyti ir išsiųsti; išsiuntę darbą, gausite patvirtinimą, kad vertimas gautas).
 - b) jei neturite galimybės naudotis elektroniniu vertimo lapu, išverstus tekstus galite siųsti ir Lietuvos paštu, adresu: **VKIF „Tavo žvilgsnis“, J. Jasinskio g. 16G, LT-01112 Vilnius**. Drauge su tekstais pateikiame unifikotą vertimo lapo pavyzdį, kuriame yra anketinė dalis. Nepamirškite jos užpildyti. Tai yra vertimo švarraštis.
7. Vertinant darbus dėmesys bus kreipiamas į kūrybinį vertėjo požiūrį perteikiant mintis gimtąja kalba, kūrinio nuotaikos atitikimą, gramatines ir kalbos klaidas.
8. Pageidaujantys versti iš prancūzų kalbos moksleiviai, kurių prancūzų kalba yra gimtoji, į anketinės dalies 5,8 ir 9 klausimus atsako – „gimtoji kalba“.
9. Iliustruotojas neprivalo būti vertėjas. Iliustruotojas gali pasirinkti bet kurį tekstą. Su teksto turiniu, reikalui esant, gali padėti susipažinti mokytojai arba darbo vadovai.
10. Iliustravimo darbai gali būti atlikti įvairiomis technikomis, jie gali būti įvairiausių formatų. Darbus prašome išsiųsti iki 2022 m. kovo 15 d.
11. Iliustracijos originalą būtina siųsti Lietuvos paštu, adresu: **VKIF „Tavo žvilgsnis“, J. Jasinskio g. 16G, LT-01112 Vilnius**. Iliustracijas galite siųsti elektronine forma (jeigu darbas buvo kuriamas kompiuteriu), adresu: <https://www.vkif.lt/darbu-siuntimas>
12. Siunčiant originalą Lietuvos paštu būtina nurodyti autoriaus vardą ir pavardę, amžių, švietimo įstaigos pavadinimą pritrivintame baltame 2,5 x 9 cm formato lapelyje, dešinėje piešinio pusėje. Kitoje (atvirkščioje) pusėje priklijuokite užpildytą anketinę dalį (kaip ir vertėjų), nepamiršdami nurodyti teksto, kurį iliustruojate.
13. **Vertinsime darbus tų mokyklų arba atskirų dalyvių, kurie pateikė elektronines paraiškas su reikiamais duomenimis.**
14. Geriausių darbų autoriams bus įteikti diplomai, kitiems dalyviams – padėkos, o mokytojams – projekto vykdytojo pažymėjimai.
15. Tie projekto dalyviai, kurie norėtų pelnyti ilgojo teksto vertėjo diplomą, **turi išversti siūlomą arba savarankiškai pasirinktą didesnės apimties tekstą arba visus šešis ta pačia kalba pateiktus trumpuosius tekstus**. Darbų atlikimo laikas – 2022 m. kovo 15 d. **Pasirinkus versti savarankiškai, būtina atsiųsti ne tik vertimą, bet ir jo originalą.**
16. Geriausių darbų autorių sąrašą pateiksime mokykloms 2022 m. gegužės pabaigoje. Kad sąrašas būtų paskelbtas laiku, prašytume nevéluoti ir laiku pateikti atliktus darbus.
17. Susidarius saugiai aplinkai 2022 m. rudenį, geriausių darbų autorius vėl pakviesime keliauti. Jeigu saugios aplinkos dar nesulauktume, tai pasinaudotume įsteigtu prizų fondu, kuriame gausu stalo ir kompiuterinių žaidimų, knygų, turizmo ir sporto inventoriaus, dovanų su projekto „Tavo Žvilgsnis“ veiklos atributika.
18. Norėdami pasiteirauti, rašykite adresu zvilgsnis@vkif.lt, būtinai nurodydami savo tel. numerį tam, kad susiklosčius neatidėliotinai situacijai, projekto konsultantai galėtų su Jumis susisiekti.
19. Jūsų atliekami VKIF projektų darbai gali tapti Brandos darbo dalimi.
20. Maloniai primename, jog pateikti tekstai svetainėje bus matomi visiems. Kad šių tekstų vertimai ir jų iliustracijos būtų vertinami, reikia atlikti dalyvių registraciją. Paraiška dalyvauti projekte pildoma mūsų svetainėje prisijungus prie savo asmeninės paskyros per skiltį *Mano VKIF* (būtina registracija).

Je n'aime pas beaucoup les chiens. Et je ne comprenais pas pourquoi Tante Germaine était si attachée à Filou, son petit chien. Tante Germaine lui donnait un bain tous les jours. Mais Filou était toujours sale. Il était aussi très paresseux. Il passait son temps à dormir. Pour moi, c'était un chien complètement inutile, un vrai parasite. Et puis, un jour...

Il pleuvait sans arrêt, ce soir-là. Je n'arrivais pas à dormir. Il était deux heures du matin. Puis, tout à coup, j'ai entendu un chien aboyer férocement. Il était juste sous ma fenêtre. Je me suis levé et j'ai ouvert la fenêtre pour chasser le chien. Il allait réveiller tout le monde. À ma grande surprise, c'était Filou.

Il aboyait sauvagement, sans arrêt. Il avait l'air, très inquiet. J'ai mis mon manteau pardessus mon pyjama et je me suis précipité dehors. Dès que Filou m'a vu, il a commencé à courir dans la direction de la maison de Tante Germaine qui habitait à trois mètres, en bas de la rue. J'ai eu un terrible pressentiment. Tante Germaine habitait toute seule. Il n'y avait pas de temps à perdre. J'ai couru derrière Filou. Une minute après, nous étions devant la porte de la maison de Tante Germaine.

La pluie tombait toujours. La maison semblait calme. J'ai essayé d'ouvrir la porte, mais elle était fermée à clé. J'ai sonné plusieurs fois, mais sans réponse. Filou, lui, n'a pas perdu le temps. Il est entré par la fenêtre. J'ai alors remarqué qu'un carreau était cassé. Mon Dieu, c'était peut-être le travail d'un cambrioleur. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je me suis précipité à l'intérieur et je suis allé directement dans la chambre de Tante Germaine. Elle était allongée derrière la porte, sans connaissance.

Cinq minutes après mon coup de téléphone l'ambulance était là. Le docteur a examiné Tante Germaine et m'a tout de suite rassuré. Elle respirait. C'était seulement un malaise. Mais il ne comprenait pas pourquoi il y avait des taches de sang autour de Tante Germaine. Elle n'était pas blessée. Soudain, j'ai remarqué un peu de sang sur une des pattes de Filou. Le pauvre ! Il s'était blessé en cassant la vitre de la fenêtre pour nous avertir. Quel brave chien ! Heureusement la blessure n'était pas grave. L'ambulancier lui a fait un petit pansement pendant que le docteur s'occupait de Tante Germaine.

La petite souris vit avec sa famille dans une maison de souris, construit au milieu d'un champ de blé. Elle rêve de parcourir le monde et fourre son nez pointu partout.

Un jour elle découvre une noisette ! Une grosse noisette brillante ! Elle veut prendre dans ses pattes, mais la noisette se met à rouler sur les feuilles sèches tout en bas du champ, il disparaît au pied d'un grand arbre.

La petite souris court derrière et vient mettre son museau entre les racines de l'arbre. Là elle voit un minuscule escalier qui descend sous terre !

Elle pose la patte sur la première marche et elle entend un tout petit bruit. Tap tap tap !

La noisette roule de marche en marche.

La petite souris arrive devant une porte entrouverte, elle la pousse d'un coup de patte...et voit devant elle un étrange petit bonhomme. Il porte un bonnet rouge, des chaussures vertes et un complet rouge.

La noisette a roulé à ses pieds.

- Tu es ma prisonnière, dit le bonhomme en fermant la porte à clé.

- Et pourquoi donc ? S'indigne la petite souris.

- Parce que tu as voulu voler ma noisette !

- Je l'ai trouvé dans le pré, elle est à moi !

- Si tu veux la noisette, il faut la gagner !

- Tu feras mon lit chaque matin, puis le ménage, la cuisine, la vaisselle ! continue le bonhomme.

La petite souris a tellement envie de posséder la noisette qu'elle accepte. Elle prépare une soupe délicieuse. Dès qu'elle a le dos tourné, le bonhomme rouge cache la noisette.

Puis il se met à table, sans dire un mot.

Il y a longtemps que la petite souris travaille dans la maison du bonhomme rouge.

- Je n'ai pas encore gagné la noisette ? demande - t - elle.

- Pas encore ! tu n'as pas assez travaillé, ricane le bonhomme.

Un matin, en partant, il est si pressé qu'il oublie de tourner la clé dans la serrure !

Alors la petite souris décide de s'enfuir, mais pas sans la noisette ! Elle la cherche partout : sur les étagères, dans l'armoire, sous le lit...

Enfin, dans la cheminée, elle découvre la noisette au fond d'un petit placard secret. À toutes pattes, la petite souris grimpe le minuscule escalier, portant la noisette sur son cœur, et remonte le pré qui conduit à sa maison. Sa famille pousse des cris de la joie.

- Nous te croyions perdue pour toujours ! disent ses parents.

- J'ai travaillé pour gagner cette noisette ! répond fièrement la petite souris.

Elle laisse tomber la noisette sur la table de la salle à manger et...Clic ! La noisette s'ouvre. Dedans, il y a un merveilleux collier de pierres précieuses qui va juste au cou de la petite souris !

Elle le porte toute la journée et le range chaque soir dans sa chère noisette.

Quant au méchant bonhomme rouge, il fait son lit, son ménage, sa cuisine et sa vaisselle tout seul !

Il n'a jamais retrouvé la petite souris, ni la noisette, ni le collier !

A Cantemerlusse, il y avait deux amis: Sarradou et Barjema; ils habitaient porte a la porte et leur jardin était a eux deux.

Tous deux étaient retraités, Sarradou des chemins de fer, et Barjema de la poste, où il avait été facteur. Mais, c'étaient deux camarades d'enfance, et ils étaient plus unis que les cinq doigts de la main !

Eh bien, et vous le croirez si vous voulez, mais Sarradou et Barjema sont brouillés à mort ! Ils ne s'adressent plus la parole et se roulent des yeux furieux quand ils se rencontrent commenceront à se battre.

Et tout ça, pourquoi ?...

Ah ! Pour pas grand-chose, allez ! Pour une maudite maisonnette que Sarradou a eu l'idée d'élever au fond de son jardin.

Oui ! L'idée lui en était venue un beau matin ! Il s'était dit :

- Mon jardin n'est pas mal ; la terre est bonne ; le rideau de vieux cyprès l'abrite du mistral et le soleil y rayonne comme chez lui. Aussi tout y pousse que c'est une bénédiction... Seulement, il manque quelque chose à mon jardin et c'est une maisonnette. Si j'avais une maisonnette, je pourrais y remiser mes outils et ne pas être obligé d'aller et de venir avec la bêche et le râteau sur l'épaule, sans parler de l'arrosoir.

À force de penser à sa maisonnette, un matin, il se dit comme cela :

- Ma fois, je ne suis pas si maladroit de mes doigts et, avec de vieilles planches, et quelques plaques de zinc et de fer blanc que l'on jette aux ordures, je pourrai la construire moi-même, ma maisonnette !

Et il se mit au travail...

Quand la maisonnette fut achevée et, s'il faut tout dire, il ne faisait pas bonne mine. Mais tel quel, il suffirait à Sarradou qui, tout heureux, contemple son œuvre, trouvant, comme on le devine, que sa maisonnette était la plus jolie de toutes les maisonnettes de la région.

Et il appela son vieil ami Barjema qui travaillait dans son jardin, à côté :

- Oh ! Barjema, mon collègue, comment tu la trouves ma maisonnette ?

Celui-ci ne répondit pas tout de suite, fit le tour de la maisonnette, l'inspecta sur ses quatre faces, s'arrêta sur la porte et les fenestrons, puis, avec un haussement d'épaules :

- On dirait un vieil omnibus. Il n'y manque que les roues !

Sarradou ne répondit rien, il fit la grimace, et tourna le dos à Barjema, vexé au fond, comme on le devine.

Mais peut-être les choses en fussent restées là si, à quelques jours de là, tout à coup, un orage n'eut éclaté soudainement...

Dès la première goutte, Sarradou qui travaillait dans son jardin ramassa sa veste et court se mettre à l'abri dans sa maisonnette, se félicitant de l'avoir construite.

Mais, de son côté, Barjema, qui travaillait lui aussi de l'autre côté de la haie qui sépare les deux jardins, surpris par l'orage, court chez son collègue Sarradou, qui s'était enfermé dans sa maisonnette, et heurte à la porte en criant :

- Hé ! Sarradou, mon homme, dépêche-toi de m'ouvrir que je suis déjà trempé comme une soupe et que si tu tardes je suis capable de me noyer.

Et alors, le fenestron s'entr'ouvrit, encadrant la figure souriante de Sarradou, qui répond à son ami :

- Mes excuses, camarade, mais tu arrives trop tard ; l'omnibus est complet. Mais si tu veux monter au-dessus, il y a de la place.

Le pauvre Barjema rentra chez lui n'ayant sur tout le corps pas un fil de sec ; il toussa pendant huit jours, et c'est depuis ce jour que les deux amis sont brouillés et pas près, je vous le jure, de faire la paix.

La nuit avant Noël, la neige était tombée, douce et inattendue, en flocons gros et gras, continue, abondante, jusqu'au matin.

Pallietter, qui n'en savait rien encore, se réveilla le premier... une blancheur subite lui sauta aux yeux. Il regarda la fenêtre ouverte, et voilà que la branche du noyer, qui d'habitude se découpait si noire sur le ciel, était brillante et blanche de neige.

Pallietter poussa un cri. Il se dressa sur son séant. Le monde entier était couvert de neige ! Dieu ! Mon Dieu ! Enthousiasmé, Pallietter sauta du lit et courut à la fenêtre. Une bonne froidure le gifla au visage. L'émotion, le bonheur lui coupaient la parole. La neige partout, la blanche et grasse neige ! Les horizons, les champs, les haies, l'eau, les arbres, les fermes, les chemins, la route, tout était blanc, nouvellement tombé du ciel, tout avait la fraîcheur et la jeunesse d'un enfant. Et cette blancheur étouffait tous les bruits et répandait sur le monde un silence d'église. Pallietter, du premier coup d'œil, avait reconnu ce bonheur suprême ; son cœur bondit. En sentant une joie, il passa sa culotte et descendit l'escalier en criant : «Le Bonheur !»

Mariette vint regarder à la fenêtre et cria, joyeuse, battant des mains :

« Oh ! Que c'est beau ! Que c'est blanc, que c'est blanc ! »

Une boule de neige lui siffla aux oreilles et tomba dans la chambre, elle rit très fort de ce que Pallietter l'eut manquée et cria : «Attends, je viens jouer avec toi.»

Pendant, Pallietter avait déjà commencé à faire un bonhomme de neige. Elle l'aida : il bâtissait le corps et elle roulait par la neige une boule qui grossissait toujours. C'était la tête. Unissant leur efforts, ils eurent beaucoup de peine à la hisser sur le corps. Pallietter la coiffa d'un vieux chapeau d'épouvantail, lui mit en main un balai, et du pouce, imprima dans la tête deux yeux, un nez et des dents. Puis il lui offrit une pipe en terre.

Là-bas, Charlotte revenait de la messe.

« Cache-toi », dit Pallietter à Mariette.

Ils se cachèrent derrière un arbre et firent provision de boules de neige.

Charlotte, avec ses nombreux vêtements d'hiver, jupons, blouses et camisoles supplémentaires, paraissait deux fois plus épaisse. Elle portait une capeline de laine ornée de grosses perles vertes en verroterie ; aux pieds, des chaussettes et de grosses chaussures fourrées, un châle de laine rouge à carreaux verts, qui l'enveloppait ; et autour du cou, un collet roux en peau de lapin. Elle souriait. Mais vlan ! Une boule de neige lui vola au visage, qui, du coup, désarçonna sa capeline. La brave femme en fut si saisie qu'elle partit au galop, aussi vite que lui permettait son embonpoint. Mais les balles étaient plus agiles qu'elle, et vlan ! Vlan ! Une sur la tête, deux dans les jambes, trois dans le dos...et elle entra dans la maison, lorsque la finale s'aplatit, étoile blanche, sur son large derrière.

Aux rires sonores et appétissants de Pallietter et de Mariette, elle ressortit et cria, en colère :

«Vous n'êtes pas honteux ? Me faire une telle peur... Amé... Amé... mon cœur bat comme une cloche!»

Puis elle ferma la porte avec fracas.

Alors ils se bombardèrent l'un l'autre. Elles volaient de tous côtés, les balles; elles sifflaient dans l'air, se cognaient, éclataient contre les arbres, jusqu'à ce qu'enfin l'une d'elles filât dans les carreaux et, dans la maison, fit un fracas de verre brisé !

Madame Théophile était une chatte rousse a poitrail blanc, au nez rose et a prunelles vertes, ainsi nommée parce qu'elle vivait avec nous dans une intimité tout a fait conjugale, dormant sur le pied de notre lit, rêvant sur le bras de notre fauteuil pendant que nous écrivions, descendant au jardin pour nous suivre dans nos promenades, assistant à nos repas, prenant parfois le morceau que nous portions de notre assiette à notre bouche.

Un jour, un de nos amis, partant pour quelques jours, nous confia son perroquet pour en avoir soin tant que durerait son absence... Madame Théophile n'avait jamais vu de perroquet, et cet animal, nouveau pour elle, lui causait une surprise évidente. Elle regardait l'oiseau avec un air de méditation profonde, rassemblant toutes les connaissances histoire naturelle qu'elle avait pu recueillir sur les toits, dans la court et le jardin. De ses pensées passées par ses prunelles changeantes, nous pûmes lire ce résumé de son examen : «C'est un poulet vert.»

Après, la chatte alla dans un coin de la chambre, le ventre à terre, la tête basse. Le perroquet suivait les mouvements de la chatte avec une inquiétude. Son instinct lui révélait un ennemi. Quand aux yeux de la chatte, fixés sur l'oiseau avec une intensité, ils disaient, dans un langage que le perroquet entendait fort bien : «Quoique vert, ce poulet doit être bon à manger.» Madame Théophile s'était rapprochée : son nez rose frémissait ; elle fermait à demi les yeux, sortait et rentrait ses griffes. De petits frissons lui couraient sur l'échine, comme a un gourmet qui va se mettre à table devant une poularde truffée ; elle se délectait à l'idée du repas succulent et rare qu'elle allait faire.

Tout a coup, son dos s'arrondit comme un arc et un bond d'une vigueur élastique la fit tomber juste sur le perchoir. Le perroquet, voyant le péril, d'une voix de basse grave et profonde, cria soudain : «As-tu déjeuné, Jacquot ?» Cette phrase causa une épouvante à la chatte, qui fit une saute en arrière. Un tas de vaisselle se brisant à terre, un coup de pistolet tiré à ses oreilles n'eussent pas causé à l'animal plus grand terreur. La physionomie de la chatte exprima clairement : «Ce n'est pas un oiseau, c'est un monsieur, il parle. « Quand j'ai bu du vin tout tourne, tout tourne au cabaret », chanta l'oiseau, car il avait compris que la peur causée par sa parole était son meilleur moyen de défense.

La chatte nous jeta un regard plein d'interrogation et alla sous le lit, d'où il fut impossible de faire sortir de la journée.

Certain jour, le boulanger, qui avait une sœur, apprit qu'elle allait se marier. Voici notre Thomas bien embarrassée. Il voulait aller à la noce, mais ne voulait pas laisser son commerce. Pendant son absence, qui vendrait son pain ? Il y songeait, lorsque vint le poète.

« Ah ! Monsieur Grégoire, soupira Thomas, vous voyez un homme bien ennuyé.

- Qui vous chagrine ainsi, mon boulanger ?

- Ma sœur se marie ; il me faut quitter ma boutique et je n'ai personne pour la garder.

- Je vous la garderai, moi !

- Vous voudriez bien ? ah quel fier service vous me rendriez ! mais saurez-vous vendre mon pain ?

- Cela ira.

- Si cela ira ! reprit le poète en secouant sa chevelure ; qui oserait en douter ? » ...

Ce matin-la, Mme Pignade demeure fort étonnée, en descendant acheter son pain. À la place du paisible boulanger, elle trouvait dans la boutique un grand efflanqué bizarre. Chipotant ci, chipotant ça, elle finit par demander un pain, disant que la pâte est mal cuite.

«Voilà, dit Grégoire, c'est vingt francs.

- Heine ! Cria la vieille avare de sa voix aigre, qu'est-ce que cela veut dire ? Vous êtes fou !

- Savez-vous que le pain est une nourriture sacrée ? fit Grégoire, brandissant le gros morceau de pain devant Mme Pignade qui verdissait ; savez-vous que vous n'êtes point digne d'en manger, ne l'ayant jamais gagné ? Pour vous, c'est vingt francs !

- Gardez-le, votre pain. Jamais je ne remettrai les pieds dans cette boutique ! Insolent ! »

Elle partit, furieuse, claquant la porte.

« M'sieur ! Un pain de quatre livres, s'il vous plaît. »

C'est une fillette. Grégoire eut un sourire épanoui ; il prit le plus beau pain. « Tiens ! »

L'enfant tendit ses sous : « Voilà, m'sieu ! »

Le poète repoussa la main. « Le pain ne s'achète pas, mon enfant !

- C'est maman qui va être contente ! Merci, m'sieu ! »

Et la fillette sorti en dansant. Les pains commençaient à s'amuser follement.

« Deux sous de boulot, pas trop cuit pour mes vieilles dents », demanda en hésitant une vieille bonne femme qui venait d'entrer. Grégoire choisit un gros morceau, bien mollet.

« Prenez, bonne mère, régalez-vous ; c'est de la croûte bien tendre et de la douce mie.

- Inscrivez-le sur le livre, dit timidement la pauvre. Je ne peux pas encore payer, aujourd'hui.

- Quel livre ? Sursauta Grégoire.

- Celui-ci, dit la bonne femme, en désignant un énorme registre habillé de noir, d'un aspect for dur.

- Ah ! ah ! Nous allons voir ! Combien devez-vous ?

- Trente-cinq sous. »

Grégoire fit un beau trait, et écrivit de son écriture fleurie de poète : Ce compte est réglé. Puis, il dit à la vieille : « Vous ne devez plus rien. » Et la vieille dame s'en alla, pleurant de plaisir...

Une bande de marmots arrivait à la porte. Ils étaient cinq.

« M'sieu, un petit pain !

- Un pour cinq ?

- On n'a pas beaucoup d'argent, m'sieu ! »

Le poète se mit à rire. Dans la corbeille, il saisit les petits pains.

« Tenez, les petits pains sont faits pour les petits enfants. »

Toute la bande courut dehors, criant et se bousculant.

On ne sait pourquoi, jamais il n'y eut tant de clients chez Thomas. À midi, plus une miette de pain ne restait dans la boutique. Grégoire se frotta les mains. «J'ai bien gagné ma journée. Voici le moment de fermer boutique. »

Il accrocha les volets, puis, à grands traits écrivit sur la porte: Inutile de frapper chez Thomas: le pain est vendu. Ensuite, il alla s'amuser.

Marguerite avait douze ans. Sa vie ne ressemblait pas à celle des autres fillettes de son âge. Ses parents, soucieux de lui donner une bonne éducation, l'avaient mise au couvent, deux ans auparavant. Marguerite se souviendrait toute sa vie, de sa première journée dans ce lieu qui allait vite prendre pour elle, l'aspect d'une prison.

Elle avait revêtu, le premier matin pour se rendre en classe, une jolie blouse orange, qu'une jeune fille, amie de sa famille, lui avait offerte l'été précédent. Marguerite ne recevait pas souvent de cadeaux, aussi appréciait-elle d'autant plus les quelques objets qui pouvaient lui venir d'autrui, et qui, maintenant qu'elle se trouvait coupée de ce qui jusque là avait constitué sa vie, devenaient un lien avec l'extérieur, avec son passé. Cette blouse se fermait par un rang de boutons verts, et aux deux extrémités du petit col officier qui l'ornait, était brodé d'un brin de muguet.

Après avoir mis son uniforme : jupe plissée bleu marine, chemisier blanc en tussor et souliers noirs, elle avait enfilé avec plaisir ce vêtement dont la chaude couleur lui rappelait la chaleur du soleil, la propriété de sa famille, ou semblable à un petit animal sauvage, elle grimpait dans les arbres, pour observer, bien l'abri, le monde des adultes. Ainsi parée, ses longs cheveux bruns aux reflets cuivres sagement retenus par un bandeau blanc, Marguerite se dirigeait vers la cour. Sa joie allait être de courte durée.

Avant même d'être arrivée dans le cloître où les jeunes filles se mettaient en rang pour monter dans les classes, une religieuse l'interpella :

- Mademoiselle, suivez-moi !

Obéissante, Marguerite obtempéra. La religieuse la conduisit à la lingerie et lui dit :

- Déshabillez-vous ! en lui tendant une longue blouse d'un bleu qui virait au gris, ourlée, en bordure du col et des poches, d'un liseré blanc ; puis elle ajouta d'une voix dure :

- Ici, il n'y a pas de différence, vous êtes toutes semblables.

Une fois dans la cour, en regardant autour d'elle, Marguerite put voir une nuée de « Marguerite » plus ou moins grandes, certaines blondes, d'autres brunes ou rousses, mais toutes pareilles par le vêtement.

Et puis, l'habitude s'était installée. Les journées, les semaines s'écoulaient, toutes les unes aux autres semblables. Les cours commençaient chaque matin à huit heures, par la prière. Ensuite, venait la leçon de morale, qui servait à inculquer les bonnes manières aux jeunes filles, puis les différents cours, sans oublier la leçon quotidienne de religion. Les élèves avaient droit à deux récréations par jour, moments pendant lesquels elles étaient autorisées à descendre toutes en rang dans le cloître, ou ces longues files, semblables à un interminable ruban bleu, s'effilochaient gracieusement pour se reconstituer aussitôt que retentissait la cloche.

La récréation du soir était plus longue, elle durait une demi-heure et précédait les vêpres. C'était le seul moment de la journée où les pensionnaires pouvaient se promener dans les belles allées du jardin. Bien sûr, il leur était interdit de courir, de chahuter, de rire aux éclats ; toutes manifestations extérieures de ce qu'elles pouvaient éprouver étaient strictement bannies.

De même, leur promenade ne devait jamais les conduire au petit bois faisait suite au jardin. Marguerite attendait, chaque jour, avec impatience, ce moment où, au fond d'elle-même, elle savourait ce semblant de liberté.

Combien de fois avait-elle eu envie de s'élancer et de prendre son envol pour se retrouver de l'autre côté du mur qui ceinturait sa prison. Combien elle enviait les oiseaux qu'elle voyait traverser l'azur au-dessus de sa tête : pour eux, les murs n'existaient pas.

Elle aurait aussi, avec délice, trempé ses pieds nus dans la vasque de la fontaine qui ornait le cloître.

Un jour, elle s'était assise sur la margelle et du bout de son doigt, elle s'était amusée à faire se mouvoir son reflet dans l'eau. Au bout d'un moment, Sœur Marie de Jésus, qui était chargée de surveiller les récréations, avait interrompu ce jeu innocent en frappant dans ses mains. Les jeunes filles aimaient bien Sœur Marie de Jésus ; son voile noir ne dissimulait en rien la jeunesse et la douceur de son visage, et souvent, soit qu'elle fut elle-même absorbée dans ses pensées, soit par indulgence, elle fermait les yeux sur les moments de distraction des pensionnaires.

Le jeudi et le samedi après midi étaient consacrés à la couture, au chant et aux activités religieuses. Marguerite avait appris à broder. Elle aimait beaucoup sa boîte à ouvrage où étaient disposés bien en ordre les écheveaux de fil aux multiples couleurs. Elle s'amusait parfois à dessiner un arc-en-ciel, en les alignant au gré de sa fantaisie. Qu'elles étaient belles les nappes ourlées de festons que Marguerite garnissait de guirlandes de fleurs au point de tige et au point noué ! Était-ce cause de son prénom, qu'elle

aimait tant les fleurs ? Elle essayait de reconstituer sur son ouvrage les parterres fleuris si gracieusement ordonnés par le jardinier.

Marguerite était naturellement douée pour toutes les activités qui touchaient au domaine de l'art. Elle avait beaucoup de mémoire et récitait fort bien les poèmes qu'on lui enseignait. Elle avait même été choisie pour déclamer le complément d'anniversaire de la fondation du couvent, devant la Mère Supérieure. Après avoir récité son texte, elle s'était inclinée en une profonde révérence, sa jupe lui faisant une ample corolle de ses plis. Elle avait aussi des dons pour le chant ; il lui semblait que les rossignols qui s'échappaient de sa gorge, lorsqu'elle entonnait les cantiques à la chapelle, s'envolait allégrement vers la liberté, et combien elle aurait aimé les suivre ! Elle avait conscience que le monde n'était pas entièrement contenu entre les murs de sa prison, et, maintenant qu'elle grandissait, elle avait de plus en plus envie d'explorer ces dimensions encore inconnues, qu'elle avait appréhendées, lorsque petit animal sauvage, elle se réfugiait dans son arbre. Même lorsqu'elle retournait dans sa famille, pendant les vacances, il n'était plus questions pour elle de se comporter comme avant. On exigeait d'elle les mêmes qualités qu'au couvent : la politesse, l'ordre, l'exactitude, la même attitude obéissante et soumise.

Après deux années passées dans ces lieux, Marguerite était rompu au rituel auquel on la soumettait et elle avait jusque là observé scrupuleusement tout ce qu'on lui avait inculqué, convaincue que, « Dieu est partout et voit tout » : la prière à la première heure de cours du matin et de l'après midi, le bénédictine avant les principaux repas, l'office des vêpres chaque soir, le Pater Noster et l'Ave Maria agenouillée au pied du lit en fer dans la vase dortoir, avant de se glisser entre les draps de toile bisé, et la messe deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche. Chaque samedi après midi, les pensionnaires devaient se plier au rite de la confession, pour être en mesure de communier le lendemain matin. Mais un jour, Sœur Thérèse, qui dirigeait les activités religieuses, leur avait dit qu'elles étaient autorisées à quitter les cours pour aller se confesser, si elles étaient en état de péché mortel.

Cette autorisation inattendue avait fait son chemin dans la petite tête de Marguerite, et elle avait trouve là, une possibilité inespérée pour bénéficier d'une promenade supplémentaire, au gré de sa fantaisie, à travers ce magnifique jardin qui l'attirait tant. Elle choisissait le chemin le plus long pour se rendre de sa salle de classe à la chapelle située à l'autre extrémité de l'enclos conventuel. Les péchés qu'elle avait à confesser étaient toujours les mêmes : l'orgueil, la gourmandise, auxquels elle ajoutait ces jours-la le mensonge, car elle avait bel et bien menti, en disant qu'elle était en état de péché mortel, pour pouvoir sortir.

Pour elle, péché capital et péché mortel étaient synonymes, et, comme dans son livre de catéchisme, l'orgueil figurait au nombre de péchés capitaux, elle se faisait bonne conscience et arrivait à penser qu'il était urgent qu'elle se confessât sans attendre le jour dédié a cette activité. Chaque fois que Marguerite s'était rendu au confessionnal pendant les cours, l'abbé lui avait demandé :

- Vous regardez-vous dans le miroir et y prenez-vous du plaisir ?

Marguerite avait répondu par la négative à cette interrogation, mais elle avait beau réfléchir, elle ne parvenait pas à comprendre en quoi ce miroir représentait un aussi « grave péché », comme disait le confesseur.

Et un jour, Marguerite s'était décidée, toute tremblante, à enfreindre l'interdiction du miroir.

Marguerite avait un petit sac à main en bois, en forme de tonnelet. Il était muni d'une bandoulière en cuire rouge et se fermait par un couvercle ovale en cuire de la même couleur. L'intérieur du couvercle ce sac et se regarda dans le miroir interdit. Elle admira longuement ses grands yeux vert céladon, ourlés de longs cils noirs harmonieusement recourbés, sa petite bouche en forme de cœur, ses pommettes hautes et saillantes. Oui elle était belle, très belle même ! Mais, alors qu'elle était plongée dans la contemplation de son fin visage, le miroir s'embua et sa belle image ne fut plus qu'une ombre. Marguerite en éprouva une sorte de malaise. Les paroles du confesseur lui revinrent à l'esprit. C'était donc cela commettre un grave péché ? Elle écarta vite cette pensée de son esprit, et se promit, le soir même, de parler à sa meilleure compagne de l'interdiction du miroir. Ce jour-là, le temps parut interminablement long à Marguerite. Enfin la récréation du soir arriva.

Des qu'elle fut dans le cloître, elle alla s'asseoir avec Perle sur la margelle da la fontaine. Perle était plus âgée qu'elle. Elle était aussi blonde que Marguerite était brune, et ses cheveux toujours nattés étaient noués par deux rubans blancs, les jeunes filles n'étaient pas seulement différentes physiquement l'une de l'autre. Perle était douce, aucune révolte n'agitait son âme ni son corps. A peine assise, Marguerite lui demanda :

- As-tu déjà enfreint l'interdiction du miroir ?

Perle la regarda avec un éclat d'effroi dans les yeux.

- O ! Non, jamais ! Chez nous, j'ai entendu un jour la domestique qui disait que lorsqu'on brise un miroir, on est malheureux pendant sept ans ! Aussi, je n'y touche jamais, c'est un objet diabolique !

Marguerite ne répondit rien, mais les jours qui suivirent, à plusieurs reprises, elle ouvrit son sac et se plongea dans la contemplation de son image. Maintenant, lorsqu'elle regardait ses compagnes, elle ne les voyait plus de la même manière. Elle savait qu'elle était belle, plus belle que les autres, et elle en éprouvait de l'orgueil.

Le semaine suivante, elle décolla le miroir de son logement, et le garda dans la poche de sa blouse. Elle voulait voir son corps. Elle mit à profit les quelques instants d'intimité qu'elle avait dans la journée, pour se mirer tout à son aise. Ce fut alors, qu'elle senti une forte chaleur l'envahir et des tremblements l'agiter. Le miroir s'échappa de ses mains et se brisa. Elle put à ce moment-la, voir à ses pieds, trois gouttes de sang. Marguerite n'était plus une petite fille...Le soir même, on la fit passer dans le dortoir des grandes, et là, elle retrouva Perle. Elle n'avait plus de miroir et elle souffrait de ne plus pouvoir retrouver sa belle image. Une idée traversa alors son esprit.

Le premier dimanche qui se présenta, en sortant de la chapelle, Marguerite entraîna Perle dans le petit bois attenant au couvent. Elles passèrent devant la statue de la Sainte Vierge, prirent l'allée de Saint Joseph et, arrivée à l'entrée du petit bois, Marguerite se mit à courir en criant à Perle de la suivre. Quelques dizaines de mètres plus loin, essoufflée, Marguerite se saisit des bras de sa compagne et les passa de façon péremptoire autour de sa taille en criant :

- Serre-moi fort ! Fort ! Plus fort !

La jeune fille obéit. Quand elle relâcha son étreinte, elle fixa Marguerite qui vit son visage se refléter dans le lapis-lazuli des yeux de son amie. Perle lui dit alors avec tendresse :

- Embrasse-moi !

- Non ! Non ! cria Marguerite.

Elle n'avait jamais embrassé personne spontanément. Quand rentrait dans sa famille pour les vacances, elle devait se plier au cérémonial du baiser.

À la fin du repas du soir, lorsque toute la famille était encore à table, Marguerite se levait et allait déposer un baiser sur la joue de chaque convive. Le signal de ce rite était invariablement donné par le grand-père. Marguerite le cœur lourd, s'exécutait du bout des lèvres. Personne, par contre, n'avait un jour songé à l'embrasser, elle. Aussi, son cœur était sec. Et maintenant Perle, lui donnait cet ordre, elle aussi. Ah ! Non ! Ça jamais ! Les yeux de Perle se remplirent de larmes et Marguerite vit ainsi sa propre image se noyer.

La malédiction du miroir ne tarda pas à se manifester.

Quelque temps plus tard, Marguerite commença à éprouver d'étranges malaises. Son beau visage qu'elle aimait tant, se couvrait de disgracieuses plaques rouges, son corps était secoué par des accès de fièvre, et de violentes douleurs enserraient sa tête, comme dans un étau. Elle restait alors des heures, immobile dans son lit en fer, pensant, lorsqu'elle ne souffrait point trop, à sa beauté qui était en train de s'évanouir et il lui semblait qu'elle aussi, pauvre petite fleur, un matin elle s'évanouirait, pour ne plus jamais se réveiller. Elle éprouvait le sentiment d'être prisonnière, et quand celui-ci se dissipait quelque peu, elle pouvait recommencer à assister aux cours et avoir une existence, sinon normale – car elle savait bien que vraie vie n'était pas celle du couvent – du moins identique à celle de ses compagnes.

Marguerite resta sept ans dans sa « prison », sept longues années au cours desquelles ses études firent de temps à autre interrompues par ces maux mystérieux. A présent, elle évitait de regarder son visage. La nature l'avait trahie. Où étaient ces traits fins et délicats, cette peau veloutée, semblable à un fuit couvert de rosée ? La langueur qui l'habitait parfois avait laissé ses traces indélébiles. Ses joues s'empourpraient à la moindre émotion, ses forces l'abandonnaient, et même son regard fier et conquérant était assombri par un voile de tristesse, que rien ne parvenait à dissiper.

Et puis un jour, comme par enchantement, Marguerite avait quitté sa volière dont l'exigüité avait, pendant sept années freiné son vol la réduisant à végéter au sol. Le monde tant désiré s'ouvrait enfin à elle !

Elle ne se doutait pas ce matin de juillet en quittant le couvent dans la voiture de son père, que ce qu'elle découvrirait de la vie, était bien loin de ressembler à l'existence protégée du couvent.

Marguerite avait tellement attendu ce moment avec impatience, elle s'était tellement imaginé un avenir magnifique, libre, libre, libre, que maintenant que cette liberté était à portée de sa main, il fallait qu'elle se répêât sans cesse : « Je suis heureuse, je suis libre ! », pour s'en convaincre ; car au fond d'elle-même, elle sentait naître une déception qui grandissait au fur et à mesure qu'elle voulait explorer l'immensité qui l'entourait. En fait, elle ignorait que la liberté ne nous est pas offerte, mais qu'il faut l'apprivoiser, la tailler à son propre dimension.

Pendant l'été, elle passa des journées entières à se promener dans la forêt, attentive au moindre bruit de la nature et à l'écho qu'il faisait naître en elle. Elle pouvait des heurs d'affilée. Observer la vie d'une fourmilière, elle voyait ses habitantes comme les pensionnaires de son couvent, elle s'amusait à leur donner les prénoms de ses camarades. Dans ce monde-là, comme dans celui qui avait été le sien pendant

ces longues années, tout semblait avoir été réglé une fois pour toutes ; chacune par son travail individuel contribuait à la prospérité de l'ensemble. Il y avait des règles auxquelles ces petits insectes se pliaient de façon obéissante. D'autres jours, elle franchissait à gué le petit ruisseau qui coulait en contre-bas de la forêt, en sautant de rocher en rocher. Cette eau limpide était comme la vie ; les rochers étaient les obstacles qu'il fallait franchir, contourner, mais l'eau poursuivait sa course malgré tous, inexorablement vert le but qui était le sien. Parvenue sur l'autre rive, elle s'allongeait dans l'herbe vert tendre de la prairie et s'offrait toute entière à la caresse du soleil.

Au contact de la nature, Marguerite retrouva bien vite la beauté, qui, au sortir de l'enfance, semblait lui avoir été destinée. Ses yeux retrouvèrent leur éclat, son visage s'anima sous le hâle de l'astre d'or, son corps souple et léger épousait comme une liane le tronc des arbres auxquels elle s'appuyait pour se reposer lors de ses folles courses dans la nature. Ses longs cheveux de soie noire exhalaient les effluves des fleurs sauvages dont elle aimait à parer sa chevelure.

Mais à l'époque de l'interdiction du miroir, Marguerite avait péché par trois fois, et ce qui était devait se réaliser.

Un jour, à la fin du déjeuner son père se leva le premier comme d'ordinaire, il fit quelques pas hésitants, chancela, étendit sa main vers la poignée de la porte pour s'y agripper, et s'effondra. Marguerite bondit vers lui, tandis que sa mère sonnait les domestiques. Ces derniers, sans doute alertés par le bruit, se précipitèrent immédiatement, et transportèrent sur le sofa vert du salon leur maître qui n'était déjà plus qu'un cadavre. Le médecin arriva quelques instants plus tard et conclut que la mort avait été provoquée par une rupture d'anévrisme.

Après les obsèques, on réunit un conseil de famille. Marguerite était fille unique, et elle n'était pas encore majeure. On décida donc que le fonde de pouvoir de son père dirigerait durant deux ans, la société familiale, et dans ce laps de temps, la jeune fille aurait tout loisir de s'initier aux affaires ou, mieux encore se marierait et apporterait en dot la société à son époux. Un bon parti ne serait certainement pas difficile à trouver.

Marguerite était belle, elle avait appris au couvent les arts d'agrément, elle possédait donc, toutes les qualités que l'on attendait d'une femme. Bien sur, il y avait eu ces malaises qui dénotaient aux yeux des siens une santé fragile, une grande émotivité ; mais enfin elle semblait aller mieux et puis, une fois mariée, cela lui passerait, avait dit l'oncle Paul. Marguerite avait entendu tout cela sans mot dire. De nouveau son existence était en train de se jouer, mais elle n'avait plus dix ans. On ne l'avait pas consultée pour la mettre au couvent, on ne la consultait pas davantage pour décider de sa vie de femme, mais elle n'avait certainement pas quitté une prison pour pénétrer dans une autre. Elle ne voulait pas se marier, elle ne voulait pas d'un bon parti, elle voulait être libre, libre libre !

Les mois qui suivirent la disparition de son père, Marguerite se rendit plusieurs fois au siège de la société. D'instinct, elle sentait que sa fragile liberté dépendait entièrement de cet argent, qui par des chemins aux noms mystérieux de : « placements, actions, dividendes », parvenait indirectement jusqu'à elle, et assurait son petit bien-être matériel. Aussi, était-elle prête à se battre pour préserver cette liberté qu'elle avait tant désirée.

Lorsqu'elle atteignit sa majorité, elle se rendit compte qu'elle n'était pas encore prête pour diriger toute seule des affaires dont elle ignorait encore tout, deux ans auparavant. Elle avait aussi compris que Lambert, le fonde de pouvoir, ne tenait pas beaucoup à laisser la direction et elle avait une idée sur ses motifs.

Par ailleurs, les efforts faits par sa famille pour lui présenter de beaux partis, au cours de réceptions plus ou moins arrangées, étaient restés stériles. Docile, elle s'était assise au piano, avait exécuté quelques sonates de Mozart, était même allée jusqu'à faire entendre sa voix de rossignol, mais lorsque le prétendant prenait congé, c'est d'une poignée de main un peu trop énergique pour une jeune fille de son milieu qu'elle le saluait, lui faisant comprendre par là qu'il perdait son temps, et qu'elle n'avait nullement l'intention de partager son argent et son intimité avec lui.

Ainsi, Lambert avait conservé la direction des affaires. Marguerite avait maintenant assez observé le monde. Il ne ressemblait en rien à celui du couvent. Il n'était pas paré des vertus que décrivait son livre catéchisme. Ici tout n'était qu'hypocrisie, faux-semblant, jalousie, méchanceté.

Au cours des années qui suivirent, elle fut de plus en plus présente à la société, étudia les dossiers, eut la preuve que Lambert avait pris un peu trop à cœur des intérêts qui n'était pas les siens, et finit, aux prix de beaucoup de diplomatie au début, et d'autorité par la suite, à s'imposer.

Sept ans après la mort de son père, elle régnait sur l'intégralité de ses affaires et était devenue une jeune femme crainte et respectée.

Son avenir était dorénavant assuré, mais lorsqu'elle considérait sa vie, elle s'apercevait que la lutte acharnée qu'elle avait menée, et qui lui avait permis de surmonter la seconde malédiction, avait fait d'elle une être seul. Elle ne regrettait pourtant pas les prétendants qu'elle avait évincés, aucun ne lui semblait

digne d'elle. Le sentiment de supériorité qui l'avait habitée à l'époque de l'interdiction du miroir s'était de nouveau emparé d'elle. À douze ans elle avait cru qu'elle était plus belle que les autres, maintenant elle se sentait supérieure aux hommes qu'elle côtoyait. Elle ne voyait dans les regards qu'ils posaient sur elle que l'expression d'un intérêt matériel ou de la concupiscence, et elle n'avait que mépris pour eux.

Elle avait lu beaucoup de romans. Lorsqu'elle pensait à ces personnages de fiction, à ces héroïnes prises dans les affres de la passion, un sourire de moquerie montait à ses lèvres. Pour elle, l'amour n'existait pas, il n'était que la création d'une imagination débridée. Nous imaginions que nous étions aimés et nous avions l'illusion d'aimer en retour, mais au fond que signifiait ce verbe : « aimer » ? Avait-elle été aimée, elle ? Son entourage avait cru agir pour son bien, mais elle ne pensait pas que l'on put nommer cela de l'amour. Quant à elle, elle n'avait jamais aimé personne. Tous ses efforts, pour compenser en quelque sorte ce manque d'amour dont elle souffrait inconsciemment, s'étaient portés vers elle-même. Et, c'est toujours vers elle qu'ils étaient dirigés, alors qu'elle se décidait, à presque trente ans déjà, à sortir de son isolement, à fréquenter, comme on disait dans sa famille, un jeune homme de son rang.

Elle voulait qu'il fut son chevalier servant, qu'il l'accompagnât dans les endroits à la mode : les restaurants, les boîtes de nuit. Elle souhaitait voyager avec lui dans ces pays lointains où le ciel est toujours bleu, le sable brûle votre peau et la mer laisse un goût de sel sur vos lèvres. Elle pensait que cette dernière étape était indispensable pour faire d'elle une vraie femme. Au bout de quelques mois, et justement au cours d'un séjour sur l'une de ces îles paradisiaques si fréquentées par les amoureux, le chevalier servant avait fait valoir ses droits. Marguerite avait voulu, en ces circonstances, être fidèle à l'image qu'elle donnait d'elle-même : celle d'une jeune femme libre et émancipée ; mais en son for intérieur elle s'en voulait d'avoir cédé.

Comment pouvait-on supporter de devenir ainsi une chose dont un homme se servait, se laisser dominer, avilir de la sorte ? Son esprit se rebellait à ce que son corps avait subi. Quel dégoût ! Elle s'était comportée comme la première venue ! Elle regrettait sa faiblesse. Aussi, rompit-elle avec cet homme qui, après ce qui s'était passé, savait combien l'image qu'elle affichait d'elle-même était fautive, combien elle était fragile et pouvait être soumise lorsqu'elle oubliait de jouer son rôle et se laissait aller à assouvir ses désirs les plus secrets.

Encore une fois son orgueil avait triomphé, et elle souffrait. À présent, elle était déchirée entre ses sens et sa raison. Ce qu'elle avait vécu avec cet homme n'était certes pas de l'amour, et pourtant son corps réclamait le sien. Ce sentiment dont elle s'était moqué si souvent, elle aurait tellement voulu le connaître elle aussi, pour pouvoir vivre pleinement sa vie de femme sans éprouver de mépris pour ses faiblesses. L'amour devait exister, mais pourquoi n'avait-elle jamais été capable de donner ? Cette faculté qui lui manquait, l'avait privée de ce que les humains appellent : le bonheur. Elle revoyait les yeux de Perle remplis de larmes lorsqu'elle avait refusé de lui donner un baiser, elle pensait à ceux qu'elle avait ignorés, méprisés, qu'elle avait jugés indignes d'elle. Qu'avait-elle fait de sa vie ?

Un jour qu'elle était au restaurant, une voix dans son dos la tira de ses pensées. Un homme demandait si quelqu'un pouvait lui servir à boire. Elle se retourna. Un homme encore jeune, brun aux temps légèrement grisonnantes, cherchait son verre à tâtons, son regard était mort. Marguerite comprit. Elle se leva, prit la carafe et remplit son verre. Ils échangèrent quelques mots. La jeune femme avait à présent presque terminé son repas. Elle commanda un café, régla l'addition et se dirigea vers la sortie.

Arrivée à la porte, elle se retourna comme pour imprimer dans son esprit l'image de cet homme. Elle éprouva alors une sensation étrange. Une sorte de vertige s'empara d'elle, et ses yeux se remplirent de larmes. Elle revint sur ses pas et alla s'asseoir à la table de cet inconnu qui venait de l'émouvoir comme jamais aucun être auparavant.

Le destin avait fait se croiser leurs chemins. Elle ignorait encore qu'il mettrait fin à la troisième malédiction et ferait d'elle une être sensible et aimant. Elle allait enfin aimer, ses yeux seraient les siens, ceux de l'amour qui ne mentent jamais.

VERTIMU IR ILIUSTRACIJU PROJEKTAS TAVO ŽVILGSNIS 2022

| | |
|---|--|
| 1. Švietimo įstaigos pavadinimas | |
| 2. Moksleivio (-ės) vardas, pavardė (spausdintinėmis raidėmis) | |
| 3. Mokytojo (darbo vadovo) vardas, pavardė | |
| 4. Verčiamo/ilustruojamo teksto pavadinimas (lietuvių kalba) | |
| 5. Užsienio kalba, iš kurios verčiama/ilustruojama | |
| 6. Moksleivio klasė/kursas | |
| 7. Moksleivio amžius | |
| 8. Tai Jūsų pirmoji ar antroji užsienio kalba? (pildo tik vertėjai) | |
| 9. Užsienio kalbos mokymosi metai (pildo tik vertėjai) | |